

## Vu du ciel, Les balises d'une œuvre à venir



**Nora Hamouche**

Doctorante, Université d'Alger 2, Algérie

**Résumé :** Le présent article a pour objectif de montrer qu'un projet d'écriture est tracé par C. Angot depuis son premier texte. Nous pensons que tous ses engagements sociaux et politiques sont énoncés dès sa première publication et évoquer son premier texte nous laisse percevoir la voie suivie dans la construction de ce qu'elle appellera bien plus tard sa «cathédrale». Nous aurons à nous servir de quelques-uns des concepts deleuziens ou même foucauldien dans le déblayage de l'ouvrage angotien qui n'en finit pas de renaître de ses cendres et, c'est le moins qu'on puisse dire, très controversé dans la société française.

**Mots-clés :** narration - point de vue - pli - ligne de fuite - sujet de discours.

**المخلص :** في هذا المقال سنحاول أن نرفع الستار على أعمال الكاتبة «كريستين أنغو»، ونبين أن مشروع الكتابة عندها قد تمت تهيئته منذ أول عمل نشر لها. فاعتقادنا أن التزاماتها الاجتماعية منها و السياسية قد طرحت منذ صدور أول نص لها، و أن الحديث عن هذا النص سيمنحنا القدرة على فهم و إدراك الطرق التي سلكتها الكاتبة في بناء و وضع صورة لما سمته لاحقاً «كاتدراليتي». و لهدف تحليل أعمال الكاتبة سنستعمل بعض المفاهيم لكل من «جيل دلوز» و «ميشال فوكو». هذه الأعمال التي شهدت جدلاً كبيراً في المجتمع الفرنسي والتي لا تكف أن تعود تحيي من رمادها في كل مرة.  
**الكلمات المفتاحية :** الرواية نقطة النظر، الطي، خط التسرب، المخاطب

**Abstract :** The main objective of the present article is to demonstrate that a writing project is drawn by C. Angot since her first assessment. We think that all her social and political commitments are expressed from her first publication and the fact of discussing her first text lets us identify the strategy used to construct what she will call later her "cathedral". We will use some of deleuzian or even foucauldian concepts to clarify the very controversial work of C. Angot, which does not stop being reborn from its ashes.

**Keywords :** narration - narrative point of view - ply - vanishing point (lines) - speech subject.

Invitée dans une émission radiodiffusée, « *Le dix-neuf-vingt* » sur France Culture, lors de la parution de son roman *Les petits* (Christine Angot, 2010), l'animatrice lui demande si elle fait exprès de changer de procédé en laissant en rade la narratrice, son homonyme, jusqu'aux derniers chapitres du roman, elle répondra : «...N'oubliez pas que mon premier livre s'appelle *Vu du ciel*... » (C. Angot, sur France culture).

Nous souhaitons présenter son premier récit à travers ses éléments paratextuels qui sont on ne peut plus suggestifs et à considérer comme des pierres de touche du projet d'écriture de l'auteure. L'objectif principal ici serait de montrer que des notions telles que «le point de vue», «la ligne de fuite» de G. Deleuze, mais aussi celles de «l'ordre du

discours» et de «sujet du discours» de M. Foucault sont autant de clefs qui permettent le défrichage d'un terrain fait de boursoufflures, le déchiffrement des textes à la surface lisse que C. Angot propose au lecteur.

Nous aurons à montrer comment elle passe d'un point de vue narratologique à celui perspectiviste deleuzien pour dire le monde, ses interstices, ses infiniment petits recoins depuis un angle de vision d'abord divin, mais dont elle laisse entrevoir l'humanité puisque celui qui voit, qui raconte n'est autre qu'un être humain, le créateur d'un univers romanesque. Ce sera comme des plis dans les plis, comme d'infinis passages intimement liés du point de vue global de Dieu, qui balaie le macrocosme sans perdre de vue le microcosme, à celui d'un ange-scribe dont la charge est de s'occuper d'un(e) protégé(e), mais dont la vision serait déjà plus restreinte puisque elle serait commandée par Dieu qui la limite à sa fonction de scribe, de copiste. Quand les deux seraient englobés dans le point de vue de l'auteur, le seul créateur du monde livresque, dont le regard ne serait qu' «...une fenêtre ouverte sur la ville...» (G. Deleuze, *La voix de gilles deleuze*). A cet effet, nous serons amenée à nous servir d'une autre notion, celle de ligne de fuite qui, selon G. Deleuze, serait un processus de création, ce serait une fuite en soi mais une fuite à la recherche d'une âme. Selon l'auteur des *Mille plateaux*, la ligne de fuite est le sentier unique qu'on se fraie pour fuir quelque chose qui nous dépasse, qu'on ne supporte pas...et la ligne de fuite tracerait le chemin qui permettrait au sujet, à l'individu de renaître, de recréer le monde.

## 1. Le titre

*Vu du ciel* porte le sens de l'inspiration littéraire telle que C. Angot désire la transmettre. Ce serait le «point de vue» de l'auteur qui est donné à lire dans un texte littéraire, car il est créateur d'un univers tout autant que Dieu. Le participe passé du verbe «voir» au singulier masculin implique un sujet passif implicite, ce serait le monde, la vie, la terre, et un complément d'agent qui serait celui qui voit ou écrit pour en rendre compte et qui reste implicite aussi. Ce serait Dieu ou les anges ou même quelque individu qui aurait une vue d'ensemble de ce qui est en bas. Le ciel peut être bleu ensoleillé ou gris nuageux, il peut être étoilé et heureux de fêter la lune, comme il peut être sombre et sans étoiles...Il s'agit à chaque fois de dire le monde tel que l'écrivain le perçoit selon le lieu d'où il le voit. Et au bout de l'histoire, le texte devient autonome et son sens déborde ce que veut ou aurait voulu en faire l'auteur. Le texte acquiert une indépendance du point de vue de son créateur, car désormais, il se lirait selon un autre point de vue, celui du lecteur.

Que ce soit le regard de dieu ou celui d'un ange, les deux instances sont d'entrée de jeu annoncées dans la dédicace. Et à chaque fois, il est question de l'auteur et de sa vision du monde qui annonce une omniscience du narrateur dans le récit à lire.

C. Angot, ironique dès le début, montre sa conscience du monde auquel elle décide de se confronter. Elle laisse voir, qu'au fil de ses publications, on aura affaire à son propre langage, à sa manière de s'approprier les événements. Mais elle n'oublie pas que le lecteur intervient dans le processus de réalisation de l'œuvre et y introduit sa propre vision du monde, sa propre perception, une fois le texte reçu. L'écriture littéraire se donnerait à voir, à lire comme un jeu de miroirs réfléchissants. Entre l'auteur et le lecteur, c'est le désir de chacun, la volonté de voir et de savoir de chacun qui détermine ce que les mots, les phrases, les textes peuvent lui laisser comprendre, interpréter. Car chacun n'est attiré dans un texte que par ce qui l'attire dans la vie. Nous assisterons d'ailleurs, à travers les publications ultérieures de C. Angot à des changements de points de vue qui, loin de vouloir signifier que l'auteur change de camp, elle change plutôt de position, de lieu de regard. Car, en laissant s'exprimer d'autres sujets, en donnant la parole tantôt à son ex-mari, tantôt à des personnages anonymes qui racontent leur propre vie intérieure, elle montre l'importance de l'angle de vision... Même si globalement, c'est l'homonyme de l'auteur qui assumera les discours les plus subversifs, les propos les plus dangereux contre l'ordre social. Le message de surface que donne à lire le titre serait que Dieu et les anges regardent le monde des humains et leurs actions depuis le ciel. Le caractère sacré de l'écriture angotienne se cristallise d'emblée. Car, au-delà du religieux, du judaïsme et du christianisme, le sacré plus global, plus général, s'appliquant aux sociétés civilisées tout autant que naturelles, trouvera une place fondamentale dans les œuvres angotiennes.

## **2. Le message iconique**

Sur des marches d'escaliers, à l'entrée d'un immeuble délabré, deux personnages féminins, toutes les deux assises côte à côte. Une femme tout en noir, habillée et maquillée à la manière gothique et dont le teint paraît verdâtre, celui d'un cadavre. Elle a les jambes jointes sur des talons hauts et des bas effilés, noirs aussi. A côté d'elle une enfant, les cheveux en broussaille, portant une petite robe bleu-ciel, les jambes légèrement écartées laissant voir sa culotte rose. Elle a les pieds nus et son corps semble vivant, très vivant même, en comparaison avec celui de sa voisine, puisque de son regard jaillit une lumière de vie. Le contraste offert à voir sur la photographie de la couverture nous laisse perplexe. La pose des deux personnages est faite de contradictions et d'imitations. L'enfant, symbole de l'innocence, a les jambes écartées et laisse voir une culotte rose...la couleur n'est pas celle qu'on pourrait attendre, le blanc virginal est remplacé par un rose clair. La robe bleu-ciel, indice du titre porté par l'enfant, nous laisse croire à la pureté de celle-ci, une pureté vite démentie d'une part par le rose du sous-vêtement visible, d'autre part, par l'aspect général de va-nus-pied que présente l'enfant. La première phrase de la quatrième de couverture qui est aussi la dédicace de l'auteur vient étayer ce qu'offre à voir l'image : « Les anges ne sont

pas tout blancs. » Tandis que l'enfant présente un aspect de pauvreté par sa tenue, ses pieds nus, sa robe salie, ses cheveux en désordre, le personnage adulte présente celui d'une personne aisée malgré l'endroit où elle se trouve, assise aux côtés d'une gosse des cités de banlieues. Cependant, l'enfant-ange, puisque c'est elle qui porte le bleu, couleur du ciel et celle du titre, paraît vivante, quand son ombre sur le mur est accentuée par une peinture rouge-sang, dénotant la violence sans la dire encore, tandis que la jeune femme semble un cadavre ambulante et son ombre est aussi noire que sa tenue, suggérant les ténèbres, le mystère, l'effroi... Un seul point commun entre les deux personnages, la main droite posée sur la joue, obturant la moitié de la bouche, signifiant un air pensif, triste de l'une et de l'autre et disant le silence qu'elles doivent mi-tenir, mi-dévoiler ne serait-ce qu'à travers leur regards intenses, plus expressifs que mille paroles.

Des hypothèses nous permettent d'avoir différentes lectures de l'image proposée :

l'enfant serait là pour représenter la femme adulte durant son enfance. On pourrait supposer que la vie de l'adulte s'est arrêtée à l'âge où, enfant, on lui aurait fait subir une violence sexuelle traumatisante. Ce qui justifierait que les deux personnages soient collés l'un à l'autre comme des siamoises.

On pourrait supposer aussi que l'enfant serait «l'ange maculé», la culotte rose et la posture de l'enfant en attestent. Quand la femme adulte n'est qu'un cadavre en sursis, habillée, maquillée, coiffée comme dans la vie ordinaire quand son teint trahit l'idée de la mort, du désir meurtri.

Quelques uns des thèmes récurrents de Christine Angot depuis ses débuts dans l'aventure de l'écriture se précisent ainsi : la mort, voisine contigüe de la vie et l'accompagnant partout et à tout instant. Eros et Thanatos seront des figures centrales des textes angotiens tout au long de sa carrière d'écrivain et l'avant-goût en est donné dans *Vu du ciel*. Au plus près du visage sombre de l'individu humain, elle montrera que tout est désir chez l'homme, que même la mort est un désir de destruction de la vie.

### 3. Une page de remerciements

« Remerciements à la terre entière » (C. Angot, 1990) : L'ouverture est métonymique. L'auteure s'adresse aux occupants de la terre, les hommes ou plutôt les humains en les nommant par leur habitat, la planète terre. C'est aussi un signe ironique qui va permettre d'ouvrir des pistes au sens dans les textes ultérieurs d'Angot. Elle mesure d'entrée de jeu à quels risques elle s'expose dès l'instant où elle a décidé de devenir écrivain, à partir du moment où elle a voulu se faire le porte-parole de ce qui est tu. Le premier étant de voir l'organisation sociale se liguer contre elle, se voir indexée comme l'ennemie publique à abattre. D'autre part, ces remerciements sont à lire de

deux façons opposées : l'une implique la sincérité de l'auteur à dire sa gratitude à la planète terre, à ses habitants...à la vie ; l'autre, prête à croire qu'elle est de mauvaise foi et qu'elle n'a aucunement l'intention d'exprimer une quelconque gratitude puisque le droit d'écrire, de produire un livre, elle se l'arroge sans rien devoir à personne. Du fait même qu'un écrivain puise ses matériaux dans le vécu de ses semblables, avec le même langage que le leur, et que, seule sa sensibilité particulière lui permet de créer.

#### **4. La dédicace**

L'auteur veut aussi prévenir son lecteur, sans attendre, des risques qu'il prendra à la lire. A travers des remerciements qui raisonnent plus comme une mise en garde, elle dit «la dangerosité» des deux actes : écrire/lire. Un terme emprunté à M. Foucault qui le définit de sorte que toute prise de parole d'un sujet de discours mû par le désir est considérée comme dangereuse dans la mesure où celle-ci, cette prise de parole, permettrait au dit sujet d'accéder à une forme de pouvoir. Pour peu qu'il s'astreigne aux exigences de la production du discours.

C. Angot explique qu'il n'est pas question de raconter une histoire individuelle, de la mettre sous couvert de littérature, de la maquiller tant soit peu pour créer une illusion...loin de là, l'auteur s'adresse au lecteur et d'emblée l'avertit que ce qu'il aura à lire avec ses textes ne devra pas être pris comme de l'autofiction, ni comme de l'autobiographie. C. Angot veut se frayer un chemin solitaire, une ligne de fuite dirait G. Deleuze, par le moyen de l'écriture littéraire.

Un caractère contradictoire se dégage de la lecture des remerciements et de la dédicace qui met en garde tout lecteur humain contre ce livre au lieu de l'y inviter. Le livre, et loin de nous y attendre est dédié : « ...aux anges et à Dieu... » (C. Angot, 1990). L'auteur insiste sur le fait qu'elle : « ...ne souhaite à aucun mortel de l'ouvrir accidentellement. » (C. Angot, 1990) C'est l'adverbe «accidentellement» qui détermine à quel type de lecteur l'auteur s'adresse et quel type de lecteur elle voudrait savoir entreprendre l'aventure avec son livre. Des lecteurs qui s'engageraient dans l'acte de lire tout autant que l'écrivain s'engage dans l'acte d'écrire. Le texte littéraire perd son caractère traditionnel de distraction, de passe-temps, il prend la valeur d'un travail à plein temps tout autant pour celui qui le produit que pour celui qui le lit.

Pour C. Angot, il serait aussi grave d'écrire que de lire. Et il serait plus grave encore de prendre la littérature pour un moyen de distraction, dans les deux sens du terme, de quelque chose qui détourne l'attention, puisque ce serait lui fausser la route, encore moins comme quelque chose qui divertit, qui amuse. La littérature prend un sens d'action politique, d'engagement social pour C. Angot.

## 5. Des termes de la dédicace aux thématiques essentielles de l'œuvre à venir

L'auteur ne manque pas de souligner le caractère fictif de son récit, un caractère romanesque sans facture qui se précise par le motif de l' «humour», terme qui rappelle au lecteur que ce qu'il va lire, aussi sérieux qu'il lui semblera, restera de la littérature et à prendre comme tel. C'est-à-dire un récit dont le but est d'adoucir, de rire des sujets les plus dangereux, les plus graves auxquels l'homme peut se confronter dans le but de les alléger, de montrer quelques unes des facettes sombres de la nature humaine si fuyante et tout autant insaisissable.

Situant le sacré au cœur du profane et inversement, elle va se jouer des croyances. La religion, et loin de garder le trait risible qu'on lui voit dans toute société aujourd'hui, elle la revêtit d'un caractère sérieux tout en se servant de l'ironie concernant les sujets de la foi, de Dieu, du paradis et de l'enfer... Tout en montrant que ce sont des sujets qui semblent dépassés, démodés, auxquels on ne prête plus une grande importance dans la société française, du moins consciemment. La loi de la laïcité ayant depuis longtemps relégué les pratiques religieuses dans l'ordre de la vie privée, il n'en demeure pas moins que le thème religieux est l'un des thèmes qui font rire, qui suscitent la raillerie, d'où son caractère sérieux qui a résisté au temps et aux jeux de démystification. Car, n'est-ce pas que l'on rit de ce qu'on voudrait banaliser quand il ne le serait point ? N'est-ce pas que la bouffonnerie a pour pouvoir d'exhiber l'indicible, le secret sans se voir exclue ?

La quatrième de couverture s'ouvre sur une formule blasphématoire : «Les anges ne sont pas tout blancs.» C'est l'innocence entachée. Loin de correspondre à l'idée reçue à propos des anges selon les textes religieux, la Bible et le Nouveau Testament, l'auteur affirme un nouvel état des anges, ou alors un état qu'ils auraient toujours eu et qu'on ne voyait pas, qu'elle dévoile. Elle convoque la symbolique d'une couleur, le blanc, qu'elle nie être l'attribut des anges, du moins leur refuse-t-elle le caractère total de la couleur blanche, symbole de la pureté. L'adverbe «tout» avec son sens d'absolu est annulé par la négation emportant la pureté du blanc et cédant la place à la souillure, au crime, à la tache.... Est-ce là une remise en question des dogmes religieux annoncée dans une négation tranchante, dogmatique à son tour ? Ou bien, l'auteur joue-t-elle sur ces thèmes en se servant du registre ironique pour montrer la présence du religieux dans la société actuelle malgré les tendances au rejet, au déni, au dépassement? Un sentier déjà battu et qui apparemment n'intéresse plus personne dans la société occidentale d'aujourd'hui, mais sur lequel elle se risque quand même, assumant son rôle de « sujet du discours » (M. Foucault, 1971) prêt à braver les dangers pour atteindre à La Vérité.

Car, en se désignant par un «nous» associant les anges à l'écrivain, elle annule la distance qui sépare les deux mondes, celui des anges et celui des écrivains engagés :

« Nous n'avons pas le sens de la gravité des choses. » (C. Angot, 1990) : Le substantif «gravité» peut se lire comme dangerosité, sérieux ou comme la force de la pesanteur : c'est la dangerosité dans la mesure où les sujets qui seront abordés par l'auteur seront des plus exclusifs, des plus «déraisonnables» et ils lui vaudront le bannissement. Mais c'est la force de la pesanteur, celle qui rattache l'homme à la terre, dans la mesure où les anges auraient une existence en apesanteur. Cela étant, les anges ne pourraient pas ressentir les faiblesses humaines ou les justifier.

Elle veut les définir de la manière la plus simple qui soit, mais qui laisse voir l'équivoque : «...nous n'avons pas la sensibilité d'en bas » (C. Angot, 1990) C'est aussi une insensibilité du bas du corps, qui serait donc liée à la sexualité et aux fonctions biologiques de déjection dont seraient exemptés les anges, différents des humains. Car, n'étant pas pourvus d'appareil digestif qui les obligerait à s'abaisser pour accomplir leurs besoins biologiques de défécation, ni d'appareil génital qui les rabaisserait par un rappel lancinant de la faute originelle, ils auraient une vie plus élevée que celle des hommes. L'auteur, en passant d'un sujet générique «les anges» au pronom personnel «nous» crée une catégorie, celle des écrivains-anges. Celle qui seraient entre deux mondes, deux univers, celui des humains et celui des cieus ; ils seraient les martyrs de la vie et les artisans du ciel puisqu'ils continuent à faire un travail manuel, celui d'écrire.

Aussi, peut-on lire cet énoncé comme le détachement de ce regard porté sur le monde de la sensibilité des humains à traiter les événements, la vie, les choses de la vie, humainement, c'est-à-dire avec subjectivité. Le passage d'un sujet dont on exprime l'état à un sujet actif qui s'identifie par le pronom personnel «nous» se fait sans marque de distanciation. Les deux sujets sont le même. Et mieux encore, les anges qui disent nous dans la quatrième de couverture sont des écrivains, ou plutôt l'écrivain C. Angot. L'auteur veut pousser la provocation aussi loin que possible. Elle se projette en ange-scribe, fidèle à ce qu'elle voit, elle le rapporte sans le défigurer, sans l'embellir ou l'enjoliver. Une forme d'objectivité se profile à l'horizon de l'écriture angotienne, elle parle déjà de livres au pluriel et affirme qu'ils seront/ seraient, «beaucoup trop froids», objectifs, insensibles aux faiblesses de l'homme, sans complaisance pour l'hypocrisie sociale.

D'autre part, L'auteure pose la question du temps et de la durée : « Anciens traumatisés pris entre enfance et éternité... » (C. Angot, 1990) C'est la question de l'enfance qui, loin de passer, peut resurgir à l'âge adulte ou même au crépuscule de la vie. C'est la question de savoir si le temps guérit ou non les blessures. Le discours psychanalytique, discipline psychologique prospectant les profondeurs de l'âme humaine, trouvera une place prépondérante dans l'acte d'écrire chez Angot.

Grâce aux jeux sur les temps et les modes verbaux, elle accorde une valeur de présent aux événements passés et même futurs. Le temps semble se figer en un passé toujours présent et en un futur toujours, sûrement rattrapé par le passé.

D'où, pour nous, la nécessité de poser la question du temps dans son écriture. Le temps est tout autant une technique, un procédé au service de l'écrivaine qu'un thème à interroger pour tenter de savoir si le passage chronologique, linéaire du temps permet le passage d'un âge d'enfant à celui d'adulte. Comment l'homme traverse-t-il le temps chronologique ? A quel niveau évolue-t-il, puisque en chacun l'enfant subsiste, résiste et ne veut pas céder la place au sujet raisonné et raisonnable ? Ces termes en opposition posent des questions existentielles : Dieu, la mort, la vie après la mort, La Loi écrite, Le jugement dernier...des thèmes religieux posés avec une innocence enfantine qui frise le sarcasme, frôle l'horreur, car «entre ciel et terre» annoncerait les nouveaux limbes, un Purgatoire d'ici-bas. Limbes où l'écrivain serait soumis au regard de la société qui va le juger, donner une interprétation qui ne serait pas forcément adéquate à ses textes, ses récits. Jugement qui aurait le pouvoir de condamner l'auteur à l'incompréhension, aux clichés et aux préjugés indéfiniment. Dans un sens opposé, ce serait l'écrivain qui deviendrait juge, portant un regard sans complaisance sur la société pour dire ses travers, pour montrer que l'enfer n'est autre que le produit des regards des uns sur les autres.

L'auteur veut prévoir les réactions négatives, de rejet que vont susciter ses livres, elle est consciente qu'ils «indisposeraient (*C'est nous qui soulignons*) les humains». Elle affirme d'entrée de jeu que ses livres ne seront pas les bienvenus, en insistant par la convocation du substantif «humain» qu'elle s'adresse à la nature de l'homme et non seulement à la société française. Car «nos vues» sera précisé par «nos livres» : le rapport s'éclaircit, entre le regard de l'auteur-ange et le livre, puisque c'est lui qui construit par la parole écrite un monde possible dans *Le monde* et qu'il prête au jugement du lecteur.

Une autre dimension de l'écriture angotienne se dégage à ce titre, c'est celle anthropologique, celle qui va chercher les travers de la nature humaine. L'auteure insiste sur le fait que désormais, elle s'adressera à la nature de l'Homme et non à des individus particuliers ou à une communauté spécifique. Le projet d'une écriture universelle semble posé dès le premier livre publié aussi.

C'est à la fin de la dédicace-prologue que vont intervenir les destinataires de l'œuvre, les anges qu'il serait difficile de nommer dans le monde réel, dans la vie courante et Dieu. Mais de quel Dieu est-il question ? Celui des chrétiens ou celui des juifs ? Notons que l'auteur est issue des deux religions ; elle aurait été chrétienne de part son père et serait juive de part sa mère. Peut-on considérer que le dieu auquel s'adresse le

prologue est celui de la littérature c'est-à-dire la critique, la presse, les chaînes de télévision...bref, le monde du spectacle, ou devrait-on dire, du spectacle-contrôle ?

Nous croyons que C. Angot réunit tous les paramètres qui lui permettraient d'exister comme écrivaine. Son premier livre annonce son projet d'écriture contre l'ordre social dès ses éléments paratextuels. Et son travail ultérieur consistera à mettre en œuvre, à chaque fois, quelques unes des oppositions annoncées ici-même : le sacré/le profane ; La Loi/les lois ; la société/ l'individu ; le crime sexuel/ la justice ; Dieu/ les anges, la vie/la mort... Nous pouvons nous risquer et affirmer que la cathédrale angotienne se construit sur un texte fondateur : *Vu du ciel*.

### Bibliographie

Angot, C. 1990. *Vu du ciel*. Paris : L'Arpenteur-Gallimard.

Angot, C. 2010. *Les petits*. Paris : Flammarion.

Angot, C., in [www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr), (ré)écouter - Vendredi 3 Février 17-44-56.

Deleuze, G. « Le point de vue : Le pli, Leibniz et le baroque ».

Cours : <http://youtu.be/biq7dD9qZ1Y>

Deleuze, G. 1980. « Anti-Œdipe et autres réflexions ». In : *La voix de Gilles Deleuze*. [www.univ-paris8.fr/deleuze/](http://www.univ-paris8.fr/deleuze/)

Deleuze, G. et Guattari, F. 1980. *Mille plateaux*. Paris : Minuit, Col. Critiques.

Deleuze, G. et Guattari, F. 1995. *Anti-Œdipe I, Capitalisme et schizophrénie*. Tunis : Cérès, Coll. Idea.

Foucault, M. 1971. *L'ordre du discours*. Leçon inaugurale au Collège de France, Paris : Gallimard.